

Sherlock Holmes au fil du temps

Éléments de climatologie « holmésienne »

Loïc Ravenel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/2590>
DOI : 10.4000/gc.2590
ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2007
Pagination : 25-41
ISBN : 978-2-296-04087-8
ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Loïc Ravenel, « Sherlock Holmes au fil du temps », *Géographie et cultures* [En ligne], 61 | 2007, mis en ligne le 20 janvier 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gc/2590> ; DOI : 10.4000/gc.2590

Sherlock Holmes au fil du temps

Éléments de climatologie « holmésienne »¹

Loïc Ravenel

- 1 Sherlock Holmes est considéré comme l'archétype du détective de roman policier. À travers ses aventures (56 nouvelles et quatre romans publiés entre 1887 et 1927), il entraîne le lecteur dans l'Angleterre victorienne, sorte d'âge d'or qu'il protège par sa science de la déduction. Sir Conan Doyle, « l'agent littéraire », a réinventé avec le personnage de Sherlock Holmes un monde merveilleux, idéalisé où coexistent en permanence le rêve et la réalité. Si les aventures ont remporté un immense succès depuis leurs parutions, elles le doivent à la qualité des intrigues, à la force des personnages, au talent de l'auteur, mais aussi au cadre géographique si particulier dans lequel évolue le héros et son fidèle compagnon, le docteur Watson. Cette géographie est abordée de manière discrète, par petites touches, mais sa présence est obligatoire car, si le détective est attaché à une époque, il l'est autant à des lieux. Londres, la campagne ou la lande établissent un fond permanent au récit. Pour le lecteur, il y a là une source de plaisir supplémentaire car l'espace représenté existe dans la réalité. Holmes travaille dans un univers connu, appréhendé, visité aujourd'hui par les touristes à la recherche paradoxale de ses traces².
- 2 Le cadre géographique présenté dans les aventures n'est pas la simple copie de Londres et de l'Angleterre en cette fin de XIX^e siècle. Conan Doyle a introduit des discontinuités, des césures, des distorsions par rapport à la réalité. Il a élaboré une géographie pour son personnage : une géographie avec des règles et propriétés spécifiques qui sont nécessaires à la conduite du récit. Il a accentué les disparités de Londres, ville composée par de nombreuses entités géographiques bien distinctes auxquelles sont attribuées des fonctions spécifiques : quartiers louches des bars, des jeux, de la drogue où les comptes se règlent dans la mort ; banlieues tranquilles pour tueurs repentis ou anciens truands ; quartiers riches et huppés vers lesquels tous les désirs convergent. Il a créé ses propres lieux dont tous les éléments nécessaires à l'action se retrouvent d'aventures en aventures à l'image de cette célèbre campagne « holmésienne », qui mêle habilement un décor idyllique avec un espace utilitariste (Ravenel, 1992). L'espace du roman policier ne doit

pas être considéré comme un simple décor sur lequel se déroule l'action et transmettant une certaine vision du monde, mais plutôt comme un élément, voire un acteur de l'énigme. Ses caractéristiques deviennent indispensables à l'enquête : l'auteur le construit en fonction de ses besoins ou, du moins, ceux de son héros (Macmanis, 1978 ; Hausladen, 1995). Cet aspect singulier prend une place prépondérante dans le monde « holmésien », un monde où « l'imaginaire a les apparences du réel » (Nordon, 1964).

- 3 Parmi les éléments de cette géographie, le climat occupe une place de choix. Telle une chronique de la vie quotidienne, la geste holmésienne voit défiler les journées, les saisons, qui apportent leurs lots de types de temps. Watson, en chroniqueur attentif et soucieux du détail, ne manque jamais depuis son poste d'observation de Baker Street, de nous renseigner du temps qu'il fait au-dehors. Ni la pluie, ni le soleil ne sont quantifiés : pas de hauteurs d'eau, pas de degrés, pas de prévisions ni d'analyses climatiques. Il fait beau, simplement beau. Le climat apporte des sensations et des impressions : le plaisir, la joie, la peur, la morosité, la mélancolie peuvent être mis en partie à son actif. La geste est baignée par une atmosphère climatique qui ajoute de la réalité. Le lecteur ressent la pluie et ses fines gouttes qui ruissellent sur son visage ; il respire l'air frais et généreux de la campagne ; il se perd dans l'épais brouillard jaunâtre de Londres. Les lieux du roman dégagent un plus, un sentiment, quelque chose de spécifique, très bien senti par Watson. On peut nommer cette chose atmosphère, ambiance ou ... climat. On ne peut la saisir physiquement, la délimiter précisément mais elle existe pourtant, donnant à l'espace une valeur émotionnelle. Le lieu est atteint par la qualité de l'événement qui s'y déroule et par le climat qui le baigne. Le lugubre et l'horrible alternent avec le charme et la joie. Mais le rôle du climat n'est pas seulement de produire une ambiance ou une impression. Le choix d'un type de temps joue dans la construction de l'intrigue et cela se vérifie notamment pour les temps « extrêmes » dont la présence n'est jamais neutre.
- 4 Pour ce voyage au fil du temps, nous procéderons en trois étapes. Tout d'abord, nous tenterons de définir les différents climats de l'œuvre et insisterons sur l'existence des tonalités dramatiques qu'ils entraînent. Nous montrerons ensuite que certains phénomènes climatiques (tempêtes, neige, froid, canicule) ont une utilité directe pour le détective, sont introduits par nécessité dans l'action. Enfin, nous nous arrêterons sur un élément particulier : le brouillard. Ce type de temps est lui aussi utile à l'action, mais il possède une dimension supplémentaire ancrée dans l'imaginaire collectif qui participe à la mythologie de Sherlock Holmes.

Les climats de l'œuvre

- 5 Watson, le chroniqueur des exploits de Sherlock Holmes, n'omet jamais de présenter au début d'une nouvelle aventure les conditions climatiques dans lesquelles l'action se déroulera. Cette scène prend l'allure d'un rituel obligatoire. Le temps fait partie intégrante de la nouvelle. Qu'il fasse beau ou qu'il pleuve, que le brouillard envahisse la rue ou que le gel rende le sol dur comme de la pierre, Watson nous fournit des indications : l'aventure est toujours définie dans son contexte temporel et climatique. Un mot, une phrase, un paragraphe sont voués à cette présentation, suivant l'importance accordée à l'élément climatique dans l'action future. Si celui-ci n'est point indispensable, il faut chercher une indication, la débusquer au milieu d'une phrase. Dans le cas contraire, le lecteur possède, tout au long du récit, les cartes du temps.

Un climat britannique

- 6 Sur les 60 récits que compte la geste holmésienne, 51 peuvent être classées selon la saison de déroulement de l'action : 12 se passent en hiver, 12 au printemps, 16 en été et 11 en automne. Il n'y a pas de saisons préférentielles et le lecteur trouve une partition qui correspond à celle de son monde réel. Quand la description est effectuée par Watson, les types de temps disponibles se répartissent en quatre grandes catégories :
- *Le temps maussade, triste* (13 aventures) : il correspond aux jours de pluie, de brouillard ou de ciel gris qui inspirent aux personnages des sentiments moroses. La pluie tombe, les nuages sont bas, les brumes stagnent, imperturbables : l'atmosphère est mélancolique ;
 - *Le temps clair* (7 aventures) : ce temps est défini plusieurs fois par Watson sous cette qualification assez vague. Le ciel est dégagé, quelques nuages circulent, le soleil est plutôt pâle, l'air frais et agréable. Le temps est neutre, ne possède aucune spécificité qui puisse agir sur l'action ;
 - *Le temps ensoleillé* (12 aventures) : le soleil brille, réchauffe l'atmosphère et les cœurs. Il fait beau, très beau. Tout le monde apprécie ;
 - *Les temps extrêmes* (9 aventures) : ils sont très importants car ils participent obligatoirement à l'action avec une place prépondérante. On trouve dans cette catégorie les tempêtes, les grosses chaleurs, la neige, le froid intense, le brouillard impénétrable.
 - Le climat décrit correspond assez bien à la réalité de l'Angleterre : prédominance d'un temps maussade en toutes saisons, avec une préférence pour l'hiver et une fréquence moindre l'été ; un temps clair au printemps, quand le soleil commence à briller mais sans chaleur ; un été ensoleillé qui n'empêche pas quelques périodes de pluie ; un automne triste accompagné de quelques orages et tempêtes. Cette panoplie climatique proposée accentue l'impression de réalité. Sherlock Holmes vit dans un monde où les phénomènes climatiques sont comme dans la vie de tous les jours. Le personnage doit lui aussi composer avec le temps.

La tonalité de l'aventure

- 7 Le temps crée une atmosphère et influence les sentiments. Watson se réjouit à la vue du soleil ou s'attriste quand apparaît la pluie. Chaque type de temps apporte son cortège d'émotions. Elles peuvent encourager l'action ou bien accentuer un contraste. Si Conan Doyle désire renforcer l'ambiance lugubre, tragique, ajoutant à la peur un élément angoissant, il crée la pluie, la grisaille ou le brouillard. Si le climat peut être analysé en tant que phénomène objectif, il représente surtout un ensemble plus complexe où se mêlent les croyances, les images, l'imaginaire. Il existe toute une représentation romanesque du climat bien loin du phénomène purement physique. Hors d'une conception utilitariste, les aventures proposent deux grandes ambiances climatiques : la tragédie et la gaîté.

Tragédie

« C'était un soir de mars sombre et froid ; le vent aigre et la pluie nous fouettaient le visage : exactement l'ambiance qui convenait au décor d'une tragédie. » (*L'aventure de Wisteria Lodge*, p. 526)³.

- 8 Dans ce passage, tous les éléments climatiques encourageant une action lugubre et difficile sont réunis. Ils provoquent une sensation de peur, de malaise, une impression malsaine pour la suite de l'action. Ce temps gris, humide et froid attaque aussi le corps.

Les personnages sont glacés, leurs membres s'engourdissent et dans leurs vêtements trempés, les corps souffrent. Le monde est paré d'une couleur terne, uniforme et sans contraste. Le regard se perd, le paysage est masqué, voilé. Devant ce temps, Watson déprime tandis que Holmes, lui, reste de marbre, plongé dans des pensées et des réflexions fructueuses :

« La matinée était brumeuse, nuageuse. Le voile brun foncé qui enveloppait le toit des maisons semblait le reflet des rues pleines de boue. Mon compagnon était en verve. Il discourait sur les violons de Crémone, sur les mérites relatifs du stradivarius et de l'amati. Quant à moi, je restais silencieux, déprimé par le temps maussade comme par la lugubre affaire où nous nous engageons. » (*Une étude en rouge*, p. 24).

- 9 Ce temps maussade et triste accompagne l'affaire, lui donne une identité plus prononcée. Le crime à venir sera encore plus terrible s'il se réalise dans ces conditions. L'horreur de l'acte s'ajoute à la mélancolie inspirée par le climat. La ville apparaît sous ses traits les plus noirs et les plus terrifiants ; ses fastes, ses lumières, ses foules heureuses et sa circulation intense disparaissent. Elle se dote d'impressions malsaines qui en font ressortir la face cachée. Dans *Le signe des quatre*, Holmes et Watson partent pour un rendez-vous qui s'annonce des plus mystérieux. Le narrateur exprime ses sentiments d'homme soucieux et inquiet dans le paysage urbain qu'il décrit :

« Nous étions en septembre ; la soirée s'annonçait aussi lugubre que le jour. Un brouillard dense et humide imprégnait la grande ville. Des nuages de boue se traînaient misérablement au-dessus des rues bourbeuses. Le long du Strand, les lampadaires n'étaient plus que des points de lumière diffuse et détrempeée, jetant une faible lueur circulaire sur le pavé gluant. Les lumières jaunes des vitrines éclairaient par places l'atmosphère moite. » (*Le signe des quatre*, p. 121).

- 10 La ville est marquée par une misère grise héritée du climat : brouillard, nuages expriment le malaise de Watson devant la terrible mission qu'il doit accomplir. Son angoisse se traduit dans le paysage qui, réciproquement lui procure la même impression : la relation est à double sens.

Gaieté

- 11 Si dans l'imaginaire, Sherlock Holmes reste associé fréquemment « aux brouillards de Londres » ou à la pluie fine, la clarté, la luminosité et la chaleur ne manquent pas d'aventures pour s'exprimer. C'est à la campagne que ce beau temps, joie de Watson, se montre. Il se vit en opposition avec la grisaille urbaine. Dans plusieurs aventures, cette opposition est parfaite, le contraste si surprenant, que l'explosion de joie à la vue du soleil campagnard est intense (*Les hêtres-rouges*, *Le ruban moucheté*).

« Vers onze heures le lendemain, nous approchions de la vieille capitale anglaise. Holmes s'était muré derrière une pile de journaux pendant le trajet ; mais après que nous eûmes franchi la limite du Hampshire, il en avait émergé pour contempler le paysage. C'était une journée de printemps idéale ; le ciel était d'un pâle azur, de petits nuages cotonneux dérivait paisiblement d'ouest en est. Le soleil brillait lumineusement. L'air respirait la joie de vivre. Tout incitait l'homme à dépenser de l'énergie. Partout dans la campagne, jusqu'aux collines bombées entourant Aldershot, les toits rouges et gris des fermes se découpaient sur la verdure du nouveau feuillage.

- Est-ce que ce n'est pas merveilleusement frais et joli ? m'écriai-je avec l'enthousiasme d'un homme trop souvent confiné dans Baker Street. » (*Le tordu*, p. 454).

- 12 Au-delà de cette opposition, on retrouve une mythologie de la campagne anglaise qui dépasse largement le cadre spatial et climatique (Mitchell, 1990). À la fin de la période victorienne, trois Anglais sur quatre vivent déjà en ville alors que la campagne représente, comme aujourd'hui, 80 % de la surface du pays. Le Londonien – s'il en a les moyens – peut très vite quitter sa grisaille pour se plonger au cœur d'un océan de verdure. La société, à cause de sa mutation industrielle précoce, reste marquée par un ruralisme profond. Le pouvoir, par exemple, se fonde toujours sur la propriété terrienne comme l'ont encore longtemps attesté les célèbres « bourgs pourris ». Le sol est source de prestige et d'autorité. En réaction contre le développement constant de l'espace urbanisé, la population recherche, dans un monde qui ne cesse de bouger, un point fixe, des racines. Elle les trouve dans la verdure des prés, dans les coquettes petites maisons aux toits de chaume. Comme le souligne F. Bedarida, il y a dans cet attrait une sorte de revanche spatiale :

« Dans cette supériorité paradoxalement reconnue à la campagne sur la ville, il faut voir bien davantage qu'une nostalgie passéiste, le signe de la résistance de l'Angleterre verte à la poussée de l'Angleterre noire : la première vaincue matériellement sur le plan du nombre, a pris sa revanche spirituelle sur la seconde en triomphant dans les cœurs. » (Bedarida, 1990, p. 48).

- 13 La suprématie morale du monde campagnard se retrouve dans les descriptions idylliques faites par bon nombre d'auteurs anglais qui assimilent la campagne à l'idée d'une nature parée de toutes les vertus (Drabble, 1990). Des poètes romantiques comme Wordsworth ont été fascinés par cette nature, l'ont idolâtrée. Elle est œuvre de Dieu et représente l'Eden, le Paradis terrestre. Toute la période romantique avec Byron (1788-1824), Coleridge (1772-1834), Keats (1795-1821) produit des textes qui rendent hommage à cette campagne / nature, berceau de la société. La ville apparaît comme son antithèse : elle n'est qu'horreur, dégoût, fossoyeuse de vies. Dickens est l'un des premiers à l'inscrire dans un roman, à faire du roman de ville. Conan Doyle, bien qu'ayant en cette fin de XIX^e siècle choisi le cadre urbain comme référence, ne peut échapper à une vision idyllique du monde rural. Il a gardé un profond romantisme qu'il exprime au travers d'un Watson poète devant la majestueuse beauté de la terre d'Angleterre.

« Ainsi, contrairement à la grisaille, le beau temps introduit toujours un contraste émotionnel avec l'action en cours. L'allégresse domine le paysage et dans ce cas, comment imaginer qu'un crime puisse être commis : [...] et pendant six ou sept kilomètres nous roulâmes dans la charmante campagne du Surrey. Il faisait magnifiquement beau : un gai soleil, et seulement quelques nuages cotonneux dans le ciel. Sur les arbres et sur les haies qui bordaient notre route, les premiers bourgeons verdissaient ; la terre exhalait une délicieuse odeur d'humidité. Moi, au moins, je goûtais l'étrange contraste entre ces exquises promesses du printemps et la sinistre recherche où nous nous étions engagés. » (*Le ruban moucheté*, p. 369).

- 14 Le climat ne change rien à la situation criminelle. Sous ses aspects enchanteurs et son charme plaisant, la campagne cache les horreurs des sentiments humains. Il ne faut pas se fier aux apparences.

Des types de temps utiles à l'action

- 15 Au-delà d'une chronique de la vie quotidienne d'une société bourgeoise, les aventures de Sherlock Holmes représentent l'archétype du roman policier classique. Le détective

résout une énigme à l'aide d'indices que sa célèbre science de la « déduction » lui permet d'interpréter. Dans ce cadre, le climat n'est plus une ambiance : il devient un élément du récit, un élément de l'action et construit comme tel.

La traditionnelle pluie

- 16 La fréquence élevée des jours de pluie est une excellente caractéristique du climat de l'Angleterre et du monde « holmésien ». En moyenne, lors de la période d'activité du détective (1887-1927), il tombe 714 mm d'eau par an sur le Sud-Est de l'Angleterre⁴. Cette pluie s'étale sur l'ensemble de l'année et l'humidité imprègne l'air constamment. Elle est, pour le détective, un élément indispensable car, sans eau, le sol ne peut garder des empreintes. Une averse est généralement tombée la veille ou dans la nuit pour tremper le terrain. Cette coïncidence climatique est une particularité que les caricatures et parodies ont érigée en mythe (Marchand et Perrot, 1995). Dans l'une d'elles, cette singularité est mise en évidence de manière formelle. Holmes marche sur une route à la recherche des preuves de ses suppositions. À la vue des traces espérées, il s'exclame :

« Heureusement que l'averse traditionnelle est tombée hier soir, ce qui a permis au sol de conserver quelques empreintes fort utiles. » (*Startett*, 1989, p. 144).

- 17 Conan Doyle utilise ce procédé continuellement. Dès qu'il introduit dans son récit une averse, une tempête, nous pouvons être sûrs que Sherlock Holmes découvrira des traces sur les allées, dans l'herbe, les chemins ou les fossés. Mais attention, la quantité d'eau tombée ne doit pas être trop importante, sinon les gouttes et la boue font disparaître à jamais les indices. Le détective s'inquiète alors du temps. Ce n'est point par sensibilité, mais pour une raison professionnelle. Dans *Le mystère du val Boscombe*, à peine arrivé sur les lieux campagnards du crime, la première chose qu'il demande à voir est un baromètre. Il le surveille avec attention :

« Le baromètre n'a pas baissé, constata-t-il en s'asseyant. Il est très important qu'il ne pleuve pas avant que nous nous soyons rendus sur les lieux. » (*Le mystère du val Boscombe*, p. 285).

- 18 Et le lendemain, quand les premières recherches commencent, il ne tombe pas une goutte d'eau car la « traditionnelle pluie » s'arrête le jour de l'enquête. Cette technique climatique est constante dans toute l'œuvre. Les nuages traversent les aventures pour arroser le sol. Dans ce sol, le criminel marche et le lendemain, Sherlock Holmes peut tranquillement lire les événements de la veille.

Les temps extrêmes

- 19 Le climat anglais, grâce à son influence océanique prononcée, est relativement à l'abri des phénomènes extrêmes. Ces dernières apparaissent pourtant à neuf reprises. Un temps extrême influe alors obligatoirement sur l'action, sinon Conan Doyle n'aurait pas eu besoin de l'inclure dans son récit.

Les tempêtes

« Novembre touchait à sa fin. La soirée était sinistre, du fait de la tempête qui régnait sur Londres. Holmes et moi, nous étions assis et nous n'avions pas échangé un mot depuis des heures. Holmes essayait de déchiffrer au moyen d'une loupe puissante les restes d'une inscription effacée sur un palimpseste, pendant que je m'étais plongé dans la lecture d'un nouveau traité de chirurgie. Dehors le vent

balayait Baker Street en hurlant et la pluie battait furieusement nos fenêtres. C'était étrange qu'en plein centre de la capitale, avec quinze kilomètres de gigantesques œuvres humaines autour de nous, la poigne de fer de la nature se fit sentir comme si Londres n'était qu'une taupinière dans les champs. J'allai vers la fenêtre et regardai la rue déserte. Les réverbères éclairaient une chaussée boueuse et les trottoirs luisants. Un fiacre venant d'Oxford Street éblouissait tout sur son passage. » (*Le pince-nez en or*, p. 878-879).

- 20 Les tempêtes sont présentes dans deux aventures : *Les cinq pépins d'orange* et *Le pince-nez en or*. La ville devient faible, minuscule devant la force de la nature. Cette comparaison montre l'importance accordée au phénomène naturel. Les constructions, pourtant symboles de puissance sont attaquées. La pluie tombe, le vent souffle, le tonnerre gronde. Les fortes averses ont détrempe le sol de la campagne dans laquelle se déroule *Le pince-nez en or*, rendant le jardin parfaitement lisible. Le détective y trouve donc les preuves de sa théorie. Pour *Les cinq pépins d'orange*, la violence du vent sert d'alibi lors d'un meurtre commis sur le pont de Waterloo. La victime a été balancée à l'eau et n'a pu être sauvée. La presse et la police pensent à un accident dû au mauvais temps. Seul Sherlock Holmes connaît la vérité. Autre indice, le visiteur qui arrive par un temps pareil, trempé, fatigué, mal à l'aise, doit avoir une affaire grave à soumettre. Sinon, il attendrait un meilleur moment, un moment plus calme.

La neige et le froid

- 21 La neige tombe une seule fois et paralyse entièrement la ville, peu habituée à la douceur blanchâtre. Watson ne peut s'empêcher, de son logement bien chauffé de Baker Street, de décrire cette image poudreuse :

« Nous étions en février. Le ciel était clair, l'air glacé. Sous le soleil timide de l'hiver, la neige de la veille scintillait encore sur le sol ; la circulation l'avait bien transformée au centre de la chaussée en une bande brune friable, mais de chaque côté et sur le bord des trottoirs elle était restée aussi blanche que si elle venait de tomber. Blanche, et par surcroît glissante ! Si bien que les promeneurs ne s'aventuraient pas dehors. Depuis la station de métro que j'apercevais dans le lointain, personne ne déambulait dans la rue : seul ce gentleman... » (*Le diadème des Beryl*, p. 422).

- 22 La ville se bloque, mais le détective se réjouit. Que peut-il espérer de mieux pour conserver des empreintes ? Il peut lire la solution du mystère dans la propriété de son client et décrire ensuite les personnages et leurs mouvements, preuves de la théorie élaborée quelques instants plutôt au 221 B Baker Street :

« Je fis ensuite le tour du jardin, mais je n'y décelai que des traces désordonnées de pas marchand au hasard : je les attribuai à la police. Par contre, quand je pris l'allée des écuries, je découvris une histoire très longue et très complexe que la neige me livrait tout à trac. » (*Le diadème des Beryl*, p. 442).

- 23 Il arrive cependant que le climat ne soit plus un atout pour Sherlock Holmes, du moins a priori, lors de petites périodes de froid vif et intense pendant l'hiver. Les deux compagnons apprécient un peu plus le bon feu de leur appartement si précieux quand le givre envahit l'extérieur :

« Je m'assis sur mon fauteuil et me penchai vers le feu pour me réchauffer les mains : dehors en effet un froid vif avait fait son apparition ; les vitres étaient recouvertes d'une épaisse couche de cristaux de glace. » (*BLUE*, p. 337).

- 24 Les deux amis doivent alors braver le froid et sortir emmitoufflés dans leurs manteaux. L'air est glacial ; l'eau et les sols sont durs comme de la pierre. Horreur pour Holmes qui s'exclame :

« Aucune empreinte par terre, mais le sol glacé est dur comme fer. Il ne faut donc pas s'en étonner. » (*Le manoir de l'abbaye*, p. 928).

- 25 Conan Doyle prive Sherlock Holmes de son jeu favori. Mais comme toujours, une autre utilité est trouvée. Le détective remarque en effet, dans l'étang gelé de la propriété, un trou qui n'a pu être fait que récemment. Une partie de l'énigme réside dans la qualité des objets qui y ont été jetés. Le climat a encore amené une solution. Le froid accentue aussi l'angoisse et « glace le sang », en fournissant des frissons et des spasmes lors des sorties nocturnes. Il se fait compagnon du mystère et procure une dose de malaise supplémentaire pour les personnages.

La canicule

- 26 Encore plus étonnant que le froid, la chaleur : *L'entrepreneur de Norwood* et *La boîte en carton* en subissent les conséquences. Watson, malgré son séjour prolongé en Afghanistan et l'habitude d'un climat chaud, ne rêve que de bains de mer pour échapper à la capitale étouffante. Baker Street prend une allure inhabituelle, hors-normes. La rue change de signification, de représentation. Le même lieu, comme le dit Watson, prend une toute autre dimension, à l'occasion d'un changement climatique :

« C'était une journée d'août ; il régnait une chaleur torride. Baker Street ressemblait à une fournaise ; la réverbération du soleil sur les briques jaunes de la maison d'en face était pénible pour l'œil ; on avait de la peine à croire que c'étaient les mêmes murs qui surgissaient si lugubrement des brouillards de l'hiver. » (*La boîte en carton*, p. 543).

- 27 La geste ne semble pas dans son élément naturel. Le lecteur a du mal à imaginer Sherlock Holmes se protégeant du soleil, croulant sous le poids de la chaleur, qui est l'une des dernières singularités que l'on accorderait au monde « holmésien ». Pourtant, la canicule existe. La ville devient insupportable et les personnages ne cherchent qu'une seule chose : la campagne où ils pourront mieux respirer et moins souffrir. Arrivés sur le terrain d'étude criminologique (en l'occurrence, le jardin d'une propriété), un problème identique à celui lié au froid se retrouve : le sol est durci par la température et ne peut donc garder des empreintes. *L'entrepreneur de Norwood* nous fait vivre une chaleur exceptionnelle : il n'a pas plu depuis un mois sur Londres ; la sécheresse approche. Le bois, alors extrêmement sec, est la cause d'un incendie paraissant totalement accidentel. Le criminel a utilisé les conditions climatiques pour tromper son monde.

Le brouillard et l'imaginaire holmésien

- 28 Cet élément du climat est certainement la plus parfaite expression de l'imaginaire criminel et mystérieux. Le phénomène physique de condensation devient au travers de nos valeurs culturelles le symbole d'une ville, d'un personnage et d'une action. Parmi les types de temps contenus dans l'œuvre, le brouillard marque explicitement le lecteur qui s'en souvient en lui associant le détective. L'image de Holmes qui pénètre au cœur d'une masse grisâtre, jouant sous couvert avec le criminel et sortant vainqueur du duel, est

l'une des plus célèbres. Le monde « holmésien » doit être baigné de brouillard, garant d'une ambiance qui sied parfaitement à l'action.

Le phénomène physique

- 29 En ville, le brouillard n'est qu'un élément parmi d'autres du climat. Il est plus ou moins fréquent en hiver, mais son ampleur doit être relativisée par rapport aux pluies et ciels nuageux. Cependant, à l'époque de Sherlock Holmes, quand ce brouillard se répandait dans les rues, il amenait avec lui toutes les fumées crasseuses et poisseuses des industries urbaines qui se mêlaient aux fines gouttelettes d'eau, le fameux *smog* aux relents de soufre. Le brouillard est lourd, tenace et s'abat comme une chape de plomb sur la ville. Watson nous en propose une description lors de l'aventure *Les plans du Bruce-Partington* :

« Pendant la troisième semaine de novembre 1895, un épais brouillard jaune s'établit sur Londres. Du lundi au jeudi, il nous fut, je crois, impossible de distinguer, de nos fenêtres de Baker Street, l'alignement des maisons d'en face. [...] Mais quand, pour la quatrième matinée consécutive, il constata après le petit déjeuner que les mêmes volutes grasses, lourdes, brunes, se balançaient encore dans la rue et se condensaient en gouttes huileuses sur les carreaux, son tempérament nerveux se révolta. » (*Les plans du Bruce-Partington*, p. 582).

- 30 Dans sa description, Conan Doyle mêle adroitement l'eau et la pollution. Il y a cette couleur jaunâtre, due au soufre et à l'éclairage au gaz, cette graisse incrustée, cette lourdeur qui pèse de tout son poids sur les consciences. Le phénomène climatique ne surprend plus les personnages : il faut s'y adapter, l'oublier, bien que l'esprit ait du mal à s'élever au-dessus des volutes grises. Par contre, le voyageur en séjour à Londres, surtout s'il vient du continent, ne peut se défaire de cette image exhalant la peur et le mystère. Il ne voit, ne retient de la capitale anglaise que son brouillard comme s'il en était le temps naturel, l'ingrédient climatique obligatoire et obligé. Dans un chapitre de sa *Géographie universelle* consacré au climat des îles britanniques, Elisée Reclus écrit :

« Pour les étrangers venant des régions du continent éloignées de l'Atlantique, le climat de la Grande-Bretagne, sans être dangereux, est fort désagréable à cause de la fréquence des brouillards, de la pâleur du soleil. Souvent dans les grandes villes, les brouillards imprégnés de la vapeur du charbon, sont tellement épais, qu'ils empêchent la libre circulation de l'air. » (Reclus, 1883).

- 31 Dans le même style, Jules Vallès, lors de son exil à Londres, ne peut s'empêcher de décrire la ville sans l'affubler d'une constante et épaisse chape grisâtre. Les rues, les gens, les édifices s'y noient, dissolvant toute l'humanité dans un monde éternellement gris (Vallès, 1883).
- 32 La ville devient petit à petit associée à l'élément climatique. L'expression « les brouillards de Londres » n'est pas sans signification. Watson l'emploie dès qu'il sort de la capitale ; il laisse derrière lui les brouillards urbains. Mais bien plus que tout autre phénomène physique, cet élément climatique agit avec force sur les esprits. Il possède une signification liée à la tradition et à l'imagination du lecteur. Le brouillard devient le symbole des ténèbres, de la mort et du crime.

La fonction dramatique du brouillard

- 33 Plus qu'une réalité physique, le brouillard est une création littéraire déjà utilisée par Shakespeare qui, dans *Macbeth*, en fait sortir des spectres et l'associe inévitablement au

monde des ténèbres. Sans remonter si loin dans le temps, l'idée de mort qui est associée au brouillard est indéniable. Le cinéma l'a fait revivre noyant des villes et des paysages dans la confusion, enveloppant des cimetières ou de vieilles ruelles de son voile inquiétant. Dès que le mystère pointe, le brouillard s'étale. Que cache-t-il sous son manteau gris ? Que provoque-t-il pour les personnages ?

- 34 On peut lui attribuer la perte des sensations visuelles. La perception nette s'estompe pour laisser une impression de flou, d'un vide où les personnages perdent tous repères. Le monde est uniforme, noyé et caché. La perte de la perception visuelle engendre un malaise. Les éléments spatiaux se cachent, disparaissent ou se confondent. La ville n'a plus d'attraits, plus de repères où fixer le regard : elle est devenue insaisissable. Devant cette absence, la monotonie et l'angoisse surviennent. Holmes, au chômage au début du *Signe des quatre*, prononce à la vue du brouillard stagnant dans Baker Street, ces paroles :
- « Approchez-vous de la fenêtre, ici. Le monde a-t-il jamais été aussi lugubre, médiocre et ennuyeux ? Regardez ce brouillard jaunâtre qui s'étale le long de la rue et qui s'écrase inutilement contre ces mornes maisons ! Quoi de plus cafardeux et de plus prosaïque ? » (*Le signe des quatre*, p. 113).
- 35 Cette brume épaisse apporte le malaise qui se traduit par une vision pessimiste du monde. Dans le cas présent, les volutes jaunâtres soulignent le passage à vide de Holmes. Son esprit embrumé par la cocaïne trouve un compagnon à sa mesure.
- 36 Dans une aventure, *Les plans du Bruce-Partington*, le brouillard régit toute l'action : il en est un personnage à part entière. Il supprime tout au long du récit la perception visuelle des témoins ; personne n'est jamais sûr de rien, l'histoire vogue dans le flou. À titre d'exemple, le gardien affecté au bâtiment où les documents secrets ont été volés n'a rien vu :
- « C'est un vieux soldat tout à fait de confiance. Il n'a rien vu ce soir-là. Rappelez-vous : le brouillard était très épais. » (*Les plans du Bruce-Partington*, p. 596).
- 37 Les criminels pourraient se permettre toutes les audaces. Le brouillard dissimulerait avec bienveillance leurs méfaits les plus divers, pour être finalement considéré comme l'ami du criminel. Holmes explique cette possibilité :
- « Regardez par la fenêtre, Watson ! Considérez comme les silhouettes émergent à peine de ce brouillard ! Un voleur ou un assassin, par un jour pareil, pourrait rôder dans Londres comme un tigre dans la jungle, et choisir sa proie sans être vu jusqu'à ce qu'il lui saute dessus. » (*Les plans du Bruce-Partington*, p. 582).
- 38 Comme en ce jour de brouillard l'affaire se fait attendre, il maudit le criminel londonien qui ne profite pas de l'occasion. Sherlock Holmes s'imagine à la place du malfrat : il tuerait. Il conclut donc son monologue par cette phrase au déterminisme sanglant : « Il est heureux que les pays latins, pays où l'on assassine volontiers ne connaissent pas le brouillard ! » (BRUC, p. 583)
- « Cependant, l'arme peut se transformer en atout quand elle cache ou dissimule le détective. Il est ainsi protégé de ses ennemis : Le brouillard n'était pas dissipé et nous protégeait de son voile amical. » (BRUC, p. 602)
- 39 Ainsi, suivant les besoins de l'action, les valeurs du brouillard alternent. Il faut pourtant relativiser sa présence même dans l'œuvre car il n'est mentionné en ville que dans cinq aventures (*Une étude en rouge*, *Le signe des quatre*, *Les Hêtres-Rouges*, *Les plans du Bruce-Partington*, *Le cercle rouge*) où il apporte une couleur uniformément terne, seulement trouée par la lumière des lampadaires. Malgré cela, il reste associé à Sherlock Holmes et à son espace comme s'il était indispensable à toutes les activités criminelles. Holmes nous

montre cependant que cet aspect est facultatif car le crime possède d'autres ressources intarissables. Plus forte que la présence physique du brouillard, son image véhicule à elle seule toutes les données du mystère. En dépeignant son brouillard, Conan Doyle introduit dans l'univers « holmésien » la peur et l'angoisse. Il suffit qu'une brume épaisse s'étale dans la rue pour que le lecteur sente le crime rôder.

- 40 Au terme de cette analyse, l'élément climatique apparaît donc comme une composante du monde de Sherlock Holmes. À travers les aventures du détective, le climat donne un cadre réel à l'action, présente une sorte de chronique saisonnière de l'Angleterre en cette fin de XIX^e siècle. En bon « agent littéraire », Conan Doyle le transforme en une tonalité qui joue sur l'amplification ou, à l'inverse, sur l'antagonisme des sentiments. Le temps décrit par Watson est loin d'être neutre, il affecte les personnages et le lecteur, procure au récit une dimension météorologique quasi-ethnologique (La Soudière, 1999). Le procédé romanesque est classique : il joue avec la météorologie pour donner le « climat » de l'aventure.
- 41 À cette composante classique des œuvres artistiques, le roman policier ajoute une fonction très utilitariste. Les propriétés de l'espace construit par l'auteur servent l'action et permettent la résolution des énigmes. Les phénomènes météorologiques sont amplifiés, poussés à l'extrême pour donner corps à l'intrigue. La neige, la canicule, le froid, la tempête ne sont jamais là par hasard. Dans cette panoplie climatique, le brouillard tient une place particulière dans l'imaginaire collectif : il est associé au détective, une association que les nombreuses adaptations cinématographiques n'ont fait qu'amplifier. Le brouillard combine à merveille les deux composantes climatiques de la trame romanesque : il élabore l'ambiance mystérieuse du récit et permet aux personnages de sombres actions criminelles.
- 42 À l'image de Watson, le lecteur est toujours étonné par les célèbres « déductions » de Holmes⁵. Malgré les indices et en dépit d'une démarche rationnelle, personne ne peut trouver les solutions. C'est que Conan Doyle a simplement créé un univers à la mesure du héros, un univers dont le détective est le centre. Le monde est construit pour et autour du personnage qui trouve la vérité en choisissant l'hypothèse la plus probable. Les éléments climatiques font partie de cette construction qui participe à la mythologie holmésienne.

BIBLIOGRAPHIE

BEDARIDA, F., 1990, *La société anglaise du milieu du XIX^e à nos jours*, Paris, Seuil, 540 p, coll. « Point Histoire ».

CHARLOT, M., MARX R. (dir.), 1990, *Londres 1851-1901 : l'ère victorienne ou le triomphe des inégalités*, Paris, Autrement, 237 p., coll. « Mémoires ».

DOYLE, A. C., 1990, *Sherlock Holmes*, Paris, Laffont, vol. I et II, coll. « Bouquins ».

DRABBLE, M., 1990, « Du côté des écrivains anglais », dans B. Mitchell (dir), *Campagne anglaise : une symphonie pastorale*, Paris, Autrement, coll. « Monde », p. 90-95.

- ECO, U., 1987 « Conjecturer d'Aristote à Sherlock Holmes », *Le magazine littéraire*, avril, p. 32-41.
- HARISSON, Michaël, 1958, *In the footsteps of Sherlock Holmes*, London, Cassel, 212 p.
- HAUSLADEN, G. J., 1995, « Murder in Moscow », *Geographical Review*, vol. 85, n° 1, p. 63-78.
- LA SOUDIERE, M., 1999, *Au bonheur des saisons : voyage au pays de la météo*, Paris, Grasset, 379 p.
- MACMANIS, D. R., 1978, « Places for mysteries », *Geographical Review*, vol. 68, n° 3, p. 319-334.
- MARCHAND, J.-P. et M. PERROT, 1995 « Le mythe de la pluie en Irlande », *L'eau, mythes et réalités*, Dijon, Université de Dijon, p. 11-18.
- MELLIER, D. (dir), 1999, *Sherlock Holmes et le signe de la fiction*, Lyon, ENS, 199 p., coll. « Signes ».
- MITCHELL, B. (dir), 1990, *Campagne anglaise : une symphonie pastorale*, Paris, Autrement, 224 p., coll. « Monde ».
- NORDON, P., 1964, *Sir Arthur Conan Doyle : l'homme et l'oeuvre*, Paris, université des Lettres et sciences humaines, 481 p., (Th. Lettres, Paris, 1963).
- NORDON, P., 1994, *Tout ce que vous avez voulu savoir sur Sherlock Holmes sans jamais l'avoir rencontré*, Paris, Le Livre de Poche, 124 p., coll. « Biblio Essai ».
- OUUDIN, B., 1997, *Enquête sur Sherlock Holmes*, Paris, Gallimard, 96 p., coll. « Découvertes ».
- RAVENEL, L., 1994, *Les aventures géographiques de Sherlock Holmes*, Paris, Larousse / Reader Digest, 251 p., coll. « Jeunes Talents ».
- RAVENEL, L., 1992, « Les Aventures de Sherlock Holmes : organisation et utilisation de l'espace », *Mappemonde*, n° 3, p. 1-4.
- RECLUS, E., 1883, *Nouvelle géographie universelle tome IV : l'Europe du Nord-Ouest (Belgique, Hollande, Iles britanniques)*, Paris, Hachette, 970 p.
- SAINT-JOANIS, T., A. BARQUIN et P. BANNIER, 1997, *Sherlock Holmes*, Montpellier, DLM, 125 p., coll. « Héros ».
- STARTETT, V., 1989, « L'exemplaire unique », dans J. Baudou et P. Gayot, *Le nouveau musée de l'Holme's : anthologie Sherlock Holmes*, Paris, Néo, p. 141-155.
- VALLES, J., 1990, « La rue à Londres », 1883 dans *Œuvres : tome 2*, Paris, Gallimard, p. 1131-1329, coll. « La Pleïade ».

NOTES

1. Cette contribution est en grande partie extraite d'un ouvrage réalisé il y a quelques années sur Sherlock Holmes (Ravenel, 1994).
2. Cette recherche des lieux réels fréquentés par Sherlock Holmes a inspiré de nombreux travaux "holmésologiques" dont l'un des plus célèbres est l'ouvrage de Michaël Harisson essayant de retrouver tous les lieux des aventures londoniennes dont le fameux 221 B. Baker Street (Harisson, 1958).
3. Toutes les citations sont issues de la version française des œuvres de Conan Doyle dans l'ouvrage suivant (Doyle, 1990).
4. Alexander, L.V. and Jones, P.D. (2001) Updated precipitation series for the U.K. and discussion of recent extremes, *Atmospheric Science Letters* doi:10.1006/asle.2001.0025

5. Comme l'a très bien montré Umberto Eco, ces "déductions" sont en fait des abductions, c'est-à-dire un système de raisonnement où l'une des propositions de la réflexion n'est que probable (Eco, 1987).

RÉSUMÉS

Sherlock Holmes, premier grand détective de la littérature policière, exerce dans un univers historique et géographique bien précis : l'Angleterre victorienne. Ses aventures sont la chronique d'une époque, sorte d'âge d'or que le détective garantit en protégeant l'ordre social établi. En parallèle, la résolution de l'énigme utilise les propriétés de l'espace comme des éléments nécessaires à l'action. Le climat joue ici ce double rôle : il est à la fois le fidèle traducteur d'une météorologie britannique qui construit l'ambiance de l'aventure ; il engendre des événements extrêmes qui jouent un rôle dans la résolution des nombreuses énigmes. Dans ce cadre, le brouillard participe pleinement à la construction du mythe « holmésien » mais aussi à la sécurité des assassins.

Sherlock Holmes, the most well-known character of the detective novel, works in a very precise historical and geographical world: Victorian England. His adventures chronicle a golden age in which the detective preserves the established social order. In parallel, the properties of space play an essential part in the action that leads to the solving of mysteries. Here, the climate plays a double role: it faithfully translates the British weather to create the atmosphere of adventure; and it generates extreme meteorological events that help solve numerous enigmas. In this context, smog contributes to the « Holmesian » mythology and to the safety of the murderers too.

INDEX

Keywords : detective novel, literature, climate, smog, England

Mots-clés : roman policier, littérature, Sherlock Holmes, climat, brouillard

Index géographique : Angleterre, Grande-Bretagne

AUTEUR

LOÏC RAVENEL

CERSO/THEMA UMR CNRS 6049

loic.ravenel@univ-fcomte.fr